



Dans un mouvement de colère, l'officier saisit un candélabre et le jeta à la tête de Sylvio.

UN COUP DE FEU

L'imagination des romanciers se plaît à nous présenter des personnages mystérieux sur qui pèse une fatalité, que hante un douloureux souvenir. De ces natures extrêmes, soit en bien, soit en mal, on ne peut attendre rien que d'extraordinaire : elles sont capables également des plus atroces vengeances ou des sacrifices les plus héroïques. Dans le passionnant récit qu'on va lire, Alexandre Dumas, ce merveilleux conteur, a su tenir notre curiosité en suspens et nous intéresser jusqu'au bout au sort de deux personnages qu'une haine féroce jette l'un contre l'autre.

* * *

Notre vie dans le petit bourg de Russie, où notre régiment d'infanterie tenait garnison, n'était pas bien gaie. Notre seule distraction était de nous réunir les uns chez les autres, ne voyant guère que nos camarades.

Un seul individu non militaire appartenait à notre société. C'était un homme de trente-cinq ans à peu près ; c'est pourquoi nous le tenions pour un vétéran. Son expérience lui donnait parmi nous une certaine autorité. Personne n'a jamais connu la cause qui lui avait fait quitter le service et s'installer dans un misérable bourg où il menait une vie à la fois triste et coûteuse. Il tenait table ouverte pour tous les officiers du régiment.

Nul ne connaissait ses ressources, et personne n'osait l'interroger là-dessus. Sa principale occupation était le tir au pistolet ; les murs de ses chambres, criblés de balles, étaient piqués de trous comme des ruches d'abeilles. La perfection avec laquelle il maniait le pistolet était telle que, s'il eût proposé à un des officiers de notre régiment d'abattre une poire posée sur sa casquette, celui-ci eût accepté sans hésitation.

Souvent dans nos causeries nous parlions duel ; Sylvio, c'est ainsi que je le nommerai, ne prenait jamais part à ces sortes de conversations. Si par hasard on lui demandait : "Vous êtes-vous jamais battu ?" il vous répondait avec aigreur un "oui" bien sec, sans en dire davantage. Nous étions persuadés que sa conscience lui reprochait une victime de l'art fatal dans lequel il eût pu être professeur. Au reste, il ne nous était jamais venu en tête de le soupçonner de poltronnerie. Une aventure survint, qui nous étonna tous.

Une fois, dix de nos camarades dînaient chez Sylvio ; on buvait, comme à l'ordinaire, énormément. Après dîner, nous nous mîmes à jouer. Il y avait parmi nous un nouvel officier qui n'était pas au courant des habitudes de Sylvio, qui, toujours silencieux, n'intervenait jamais dans nos querelles de jeu. Une discussion sans importance s'éleva ; l'officier, excité par le vin et le bruit, prit à témoin le maître de la maison, et, n'en obtenant pas de réponse, se crut grièvement offensé. Dans un mouvement de colère, il prit un candélabre et le jeta à la tête de Syl-

vio, qui, par bonheur, évita le coup. Sylvio se leva, pâle de colère et les yeux flamboyants.

— Monsieur, sortez, je vous prie, lui dit-il, et remerciez Dieu que cela soit arrivé dans ma maison.

Nous ne nous trompâmes pas sur les suites de cette agression, et nous regardâmes d'avance notre ami comme tué.

Le lendemain, en nous revoyant au manège, nous nous demandâmes si le pauvre lieutenant était encore de ce monde. En ce moment même il arriva, et nous dit que jusqu'à cette heure, il n'avait pas entendu parler de Sylvio.

Trois jours se passèrent, le lieutenant était toujours vivant.

Sylvio ne se battit point. Il se contenta d'une légère explication et fit la paix. Cela lui nuisit fort dans l'esprit des jeunes gens.

Cependant, tout s'oublia peu à peu, et Sylvio reprit son influence sur nous.

Moi seul ne pouvais prendre sur moi de me rapprocher de lui, et, malgré l'affection que j'avais eue pour lui, depuis ce temps je ne le revis qu'en présence de nos camarades, et nos conversations intimes cessèrent. Une fois que nous étions réunis, on remit à Sylvio un paquet dont il arracha le cachet avec les marques d'une vive impatience.

En parcourant la lettre, ses yeux lançaient des éclairs.

— Messieurs, dit Sylvio, la situation de mes affaires demande que je parte immédiatement. Je me mettrai en route la nuit prochaine, et j'espère que vous ne me refuserez pas de dîner avec moi pour la dernière fois. Je vous attends, vous aussi, et vous attendez absolument, dit-il en s'adressant à moi.

En disant ces mots, il sortit précipitamment. J'arrivai chez Sylvio à l'heure indiquée, et j'y trouvai presque tout le régiment : ses effets et même ses meubles étaient déjà emballés, et il ne restait que les murs criblés de balles. Nous nous mîmes à table. Le maître de la maison était de joyeuse humeur, et bientôt sa gaieté nous gagna tous.

Il était tard lorsque nous sortîmes de table ; et, comme j'allais, ainsi que les autres, prendre congé de Sylvio, il me dit :

— J'ai besoin de vous parler.

Je restai.

Nous demeurâmes en tête à tête, et au milieu du plus profond silence, nous commençâmes à tirer force fumée de nos chibouques.

Plusieurs minutes s'écoulèrent : Sylvio rompit le silence.

— Sans doute ne nous reverrons-nous jamais, me dit-il. Peut-être avez-vous remarqué que je m'occupe fort peu de l'opinion que les autres peuvent avoir de moi ; mais vous, je vous aime, et je sens qu'il me serait pénible de vous laisser dans l'esprit une mauvaise opinion de moi.

Cela vous a paru étrange, n'est-ce pas, con-

tinua-t-il, que je ne demandasse point réparation à ce stupide ivrogne qui m'avait jeté un candélabre à la tête ? Vous comprenez bien qu'ayant le choix des armes et le droit de tirer le premier, j'avais sa vie entre mes mains, tandis que la mienne ne courait pas grand danger. Je pourrais mettre ma modération sur le compte de ma grandeur d'âme ; mais je ne veux pas mentir : si j'eusse pu le punir sans risquer ma vie, je ne lui eusse point pardonné.

Je regardai Sylvio avec stupéfaction : un tel aveu me cassait les bras. Sylvio continua :

— Oui, c'est vrai, je n'ai pas le droit de risquer ma vie. Il y a six ans que j'ai reçu un soufflet, et celui qui me l'a donné est encore vivant.

Ma curiosité était excitée au plus haut degré.

— Ne vous êtes-vous donc point battu ? lui demandai-je.

— Je me suis battu, répondit Sylvio, et voici la preuve de notre duel.

Il se leva, et tira d'un carton à chapeau un bonnet de police ; il le mit sur sa tête : il était troué d'une balle à un pouce du front.

— Vous savez, dit Sylvio, que j'ai servi dans le régiment des hussards de ***. Dans ma première jeunesse, ce fut pour moi un irrésistible besoin que d'être le premier partout : de mon temps, il était de mode d'être tapageur, j'étais le premier tapageur de toute l'armée.

Je me reposais sur mes lauriers, lorsqu'un jeune homme, riche et d'une illustre famille — permettez-moi de taire son nom — entra dans notre régiment.

De ma vie, je ne vis homme plus séduisant. Ma royauté chancelait. Je le pris en haine. Son succès au régiment me mettait au désespoir.

— Je commençai à lui chercher querelle ; mais à mes épigrammes il répondait par des épigrammes plus spirituelles et plus piquantes que les miennes. J'étais forcé de me l'avouer, et ma rage en augmentait.

Enfin, dans un bal chez un seigneur polonais, le voyant l'objet de l'attention de toutes les femmes, je lui dis à l'oreille une injure grossière.

Il s'emporta, cette fois, et me donna un soufflet. Nous nous jetâmes sur nos sabres ; les dames s'évanouirent ; on nous sépara, et, la même nuit, nous partîmes pour nous battre.

Le jour se levait : j'étais à la place indiquée avec mes trois témoins ; avec une impatience fébrile, j'attendais mon ennemi, dont j'eusse voulu hâter l'arrivée. Je le vis venir de loin et accompagné d'un seul témoin.

Il s'approcha de nous, tenant à la main sa casquette, pleine de merises.

Les témoins nous mesurèrent douze pas. J'avais le droit de tirer le premier ; mais l'agitation de mon poulx était telle, que je n'étais plus sûr de ma balle, et que j'insistai pour que ce fût lui qui fît feu d'abord.

Il refusa. Nous décidâmes que l'on s'en rapporterait au sort.

La chance fut pour ce favori du bonheur. Il visa et perça ma casquette.

C'était à moi de tirer. Enfin, je tenais sa vie entre mes mains. Je le regardai avec avidité, tâchant de saisir en lui au moins l'ombre d'un frémissement. Il attendait mon coup de feu en mangeant ses merises, qu'il tirait de sa casquette.

Son sang-froid m'enragea.

Quelle nécessité, me demandai-je, d'ôter la vie à un homme auquel la vie paraît si indifférente ?

Une mauvaise idée me traversa le cerveau ; j'abaissai mon pistolet.

— Je crois, lui dis-je, que vous n'êtes pas préparé à la mort, déjeunant aussi agréablement que vous le faites. Permettez-moi donc de vous laisser achever votre repas.

— Vous ne me dérangez nullement, monsieur ; mais faites comme vous voudrez. Vous avez un coup à tirer sur moi ; que vous le tiriez maintenant ou plus tard, je serai toujours à votre disposition.